CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 2 novembre 2026. PUCCINI : Manon Lescaut. A. Perez, R. Alagna, I. Samoilov, N. Ulivieri… Oliver Mears / Lorenzo Passerini

Pour le premier opéra mis en scène de la Saison 2026-2027, le Théâtre des Champs Elysées a choisi *Manon Lescaut* de Giacomo Puccini qui signait avec cet ouvrage le premier succès de sa carrière de compositeur. 30 ans que ce chef-d'œuvre n'avait pas été donné à Paris en version scénique ! C'est dire l'intérêt certain, mais mesuré, qu'il suscite à tort. Ce retard traduit aussi le regard embarrassé porté sur un ouvrage, sans doute imparfait sur le plan dramatique, considéré même comme expérimental par certains.

Ce drame lyrique, tel que l'a nommé Puccini, comporte 4 actes. Il a été créé en 1893 et a contribué à la notoriété naissante du compositeur. L'ouvrage de Jules Massenet, "*Manon*", sur le même sujet et antérieur de quelques années (1884), avait aiguisé la curiosité de Puccini et stimulé chez lui l'envie de se mesurer à ce chef-d'œuvre. Ce pourquoi Puccini a sollicité la collaboration de pas moins de 4 librettistes : Domenico Oliva, Giulio Ricordi, Luigi Illica et enfin Marco Praga pour

venir à bout de l'adaptation du roman de l'Abbé Prévost, l'Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut (1731).

Adaptation plutôt fidèle du texte original, mais affectée de certaines invraisemblances et d'une discontinuité perceptible, surtout vers la fin de l'ouvrage. L'essentiel était ailleurs pour Puccini: faire d'abord parler son génie orchestral et démontrer qu'après le grand Verdi et à côté des confrères "véristes", d'autres avaient toute leur place. Notamment, un compositeur qui a écouté Wagner, mais a su surtout se forger une identité propre. L'orchestre de Puccini est au centre du drame, il en est l'un des protagonistes. Avec notamment au cœur de l'opéra, avant l'Acte III, un *Intermezzo* symphonique, presque un acte en soi, mais purement instrumental.



La mise en scène, assurée par **Oliver Mears**, a pris le parti

d’une sorte de dépouillement : un plateau nu, l’essentiel du décor étant constitué d’une sorte de table ronde. Sur cette table vont évoluer les élégantes d’Amiens, façon XVIIIème siècle à l’Acte I; puis plus tard, à l’Acte IV, elle fera office d’accessoire de bistrot. Dépouillement également dans les costumes, beaucoup de noir… à l’exception de la foule de l’Acte I, au sein de laquelle se noue le drame. Au début de chaque acte, devant le rideau, se joue une petite scène destinée à introduire le drame. Elle est centrée sur la chevelure de Manon et, plus tard, sur sa tonte, en tant que prostituée déportée en Amérique, au dernier acte. Le drame s’achève, non pas dans le désert de la Louisiane comme prévu dans le livret, mais dans un minable bar texan, Manon se dandinant ouvertement sur cette table, offerte aux regards des ivrognes égarés dans cet univers de déréliction. Si la mise en scène n’est pas d’une très grande inventivité, elle ne fait au moins pas obstacle à la musique et on lui en sait gré.

La soprano américaine **Ailyn Pérez** est Manon. Elle transmet bien l’ambiguïté du personnage : amoureuse de Des Grieux, étudiant désargenté, tout en étant sensible au luxe incarné par Géronte. Elle est sans cesse partagée entre ces deux attirances. Son timbre fait merveille même si on a observé au début de l’ouvrage un léger déficit de projection qui la rend un peu absente. Mais la voix s’épanouit et elle devient éblouissante au paroxysme de la tragédie : *Sola, perduta, abbandonata*…

Roberto Alagna est Des Grieux. Il endosse avec panache le rôle de l’amant désespéré. Sa voix a évolué, elle est sans doute plus fragile; mais peut-être pour cette raison, elle est aussi plus ronde, et plus émouvante. Retour gagnant pour un interprète heureux de venir triompher au Théâtre des Champs Elysées.



En l’absence du baryton Lionel Lhote, souffrant, le rôle de Lescaut, le frère de Manon, a été attribué, au pied levé, à l’ukrainien **Iurii Samoilov**. Il incarne bien ce personnage un peu ingrat, avec une certaine raideur, mais avec un rien d’humour. La basse italienne **Nicola Ulivieri** campe le rôle Géronte, le protecteur de Manon, tandis que le remarquable ténor **Léo Vermot-Desroches** se fait remarquer en Edmont, mais aussi en Maître de Ballet. Le **Chœur Accentus** est une des grandes et belles surprises de la soirée : il a parfaitement tenu son rôle, et s’est littéralement fondu dans le drame, avec des voix puissantes et justes.

Dirigé par le chef **Lorenzo Passerini**, attentif et visiblement passionné par cette partition qu’il connaît à la perfection, l’**Orchestre National de France**, pour une fois dans la fosse, s’est révélé amoureux du théâtre. On ne pouvait rêver mieux comme début de saison lyrique !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 2 novembre 2026. PUCCINI : Manon Lescaut. A. Perez, R. Alagna, I. Samoilov, N. Ulivieri… Oliver Mears / Lorenzo Passerini. Crédit photographique (c) Vincent Pontet

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 4 mars 2024. BIZET : Les Pêcheurs de perles. S. Hamaoui, J. Hoskins, J. Hopkins… Orchestre de Chambre de Paris / Lorenzo Passerini (direction).

Plus une place libre pour assister, ce lundi 4 mars 2024 au **Théâtre des Champs Elysées**, à l'unique représentation – donnée en version concert – de l'opéra de **Georges Bizet** : ***Les Pêcheurs de Perles***. C'est un euphémisme d'affirmer que la musique de Bizet fait aujourd'hui recette, elle qui fut, en son temps, tant décriée. A la création, à Paris en 1863, de ces fameux *Pêcheurs de Perles*, la réception fût plus que réservée : il est vrai que l'oeuvre, tout en demeurant fidèle aux canons de l'opéra français de l'époque, avait quelque peu dérouté par un certain « dramatisme » inhabituel.

En effet, à y regarder de plus près, les aventures tumulteuses de Leïla, Nadir et Zurga – au pays imaginaire de Ceylan – sont particulièrement terribles, et se terminent dans le sang : c'est le cas de Zurga, élu peu avant « Roi » par sa communauté, mais exécuté en raison de sa trahison. N'a-t-il pas laissé transparaître un penchant amoureux – interdit ! – pour Leïla ?…. On ne badine pas avec l'amour au pays des Brahmanes, chasteté oblige de la prêtresse Leïla ! Enfin, Zurga n'a-t-il pas facilité la fuite des amants sacrilèges, Nadir et Leïla ? Georges Bizet tisse sur ce drame une musique souvent sublime où la puissance dramatique côtoie la miniature intime. L'action ne laisse jamais la musique de côté ; au contraire, la musique porte l'action qui avance toujours dans cet ouvrage assez bref, en trois actes.

La représentation a tenu, en grande partie, ses promesses. Seule « petite » déception, la Leïla de la soprano franco-américaine **Sandra Hamaoui** ; certes, elle exprime tout au long de la représentation une fragilité qui sied bien à son personnage, ballottée entre amour et serments. Mais son chant manque parfois de rondeur et d'ampleur, surtout dans les deux premiers actes ; il se fait plus tendre et plus expressif sur la fin de l'oeuvre.
Le Nadir du ténor américain **Jonah Hoskins** incarne avec une belle sensibilité ce rôle mythique, et restitue bien les doutes et les tourments de son personnage. Il est servi par un timbre fin et émouvant, manquant en revanche parfois d'un peu de puissance. Son air « *Je crois entendre encore* » (pour lequel le public est venu l'entendre…) est réussi et soulève l'enthousiasme de la salle.
Zurga est, quant à lui, interprété par le baryton canadien **Joshua Hopkins**. Sa puissance, la qualité de sa diction, la clarté de son français, et l'émotion qu'il met dans son interprétation constituent un des grands plaisirs de la soirée, notamment dans cet aria célèbre « *L'orage s'est calmé* » (Acte II). Lui et Nadir affichent une belle complicité amicale et musicale dans le fameux duo « *Au fond du temple saint* » (Acte I).
La partition le rend moins présent que les autres solistes:

c’est le Nourabad de l’excellente basse française **Matthieu Lécroart** qui, arc-bouté sur les principes, incarne bien la rigidité et l’aveuglement religieux. Il fait merveille dans son dernier air, à l’Acte III, « *Sombres divinités*« .

Les déplacements scéniques ne constituent pas à proprement parler une « mise en espace », mais ils sont nécessaires, et ici suffisants. Avec quelques belles surprises : le chant, à la fin de l’Acte III, de Leïla et de Nadir, les deux amoureux fugitifs se répondant chacun d’un bord opposé du 2ème balcon ; mais également, le hautboïste au début de l’Acte III, quittant les coulisses et rejoignant l’orchestre par l’avant-scène…

La très belle surprise – une fois n’est pas coutume – vient du chef italien **Lorenzo Passerini**. Il ne ménage pas ses efforts pour dynamiser son instrument, l’**Orchestre de chambre de Paris** qui n’est pas pléthorique et ne constitue pas une formation lyrique. Sa direction intense et précise insuffle tout au long de l’ouvrage l’énergie nécessaire à l’orchestre toujours très impliqué. Elle restitue bien l’alternance de la puissance lyrique, notamment dans cette « *Nuit d’effroi* » à l’Acte II, et de l’introspection anxieuse de Nadir ou de Leïla, notamment dans leurs soliloques respectifs. Une belle soirée lyrique au TCE !

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 4 mars 2024. **BIZET : Les Pêcheurs de perles**. S. Hamaoui, J. Hoskins, J. Hopkins… Orchestre de Chambre de Paris / Lorenzo Passerini (direction). Photo (c) Marc Portehaut.

VIDEO : Roberto Alagna chante la romance de Nadir « *Je crois entendre encore* » dans « Les Pêcheurs de perles » de Georges Bizet

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 30 nov 2022. PUCCINI : La Bohème. L Passerini / Barbe & Doucet



CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 30 nov 2022. PUCCINI : La Bohème. L Passerini / Barbe & Doucet — La Bohème fait toujours salle comble au point d'être probablement celui qui est le plus souvent représenté à Toulouse. Il a même été possible de proposer deux distributions d'égales valeurs. Comme attendu le succès a été au rendez-vous avec cette nouvelle production solide confiée au tandem Barbe et Doucet. Dans cette très légère adaptation avec beaucoup de références culturelles et des décors très envahissants, l'exiguïté de la scène a été perceptible. Le parti pris de montrer l'opéra dans une carte postale sépia aurait bénéficié de toiles peintes pour donner de l'air dans l'acte deux et trois. Il n'y a donc pas eu de vrai contraste entre les actes intimistes et en plein air. Réserve vénielle car le public a été conquis.

Solide Bohème à Toulouse

où se distinguent Andrea Soare (Musetta) et Anaïs Constans (Mimi)

Décors complexes, costumes somptueux et lumières subtiles, tout fonctionne à merveille et le drame se développe sans mal. Le rajout d'accordéon et de chant de rue sont élégants mais assez vains. Voilà donc un travail sérieux mais lourd. Comme l'orchestre d'ailleurs. Le chef italien donne préférence au son, – un solide son compact, à la subtilité de la partition de Puccini entre subtils pianissimi et forte brutaux. Lorenzo Passerini ne recherche pas de contrastes, pas plus que d'atmosphères.
C'est le ténor qui fera les frais de ce son plein et envahissant car **le Rodolfo d'Azer Zada semble être privé d'harmoniques** et sonne bien peu à côté de cet orchestre rutilant. Dommage car son chant est sensible. C'est la Mimi d'**Anaïs Constans** qui éclaire tout le spectacle. Voix solaire et conduite avec sensibilité, sa Mimi est émouvante et vocalement parfaite. **Le Marcello de Jérôme Boutillier a beaucoup de charisme**. Avec une belle voix, très bien conduite, un jeu sincère et émouvant, son Marcello est merveilleux. Le duo à la Barrière d'Enfer avec Mimi est un des moments clés de la soirée. Les autres compères sont bien chantants et acteurs subtils. **Guilhem Worms** en Colline, Edwin Fardini en Schaunard et **Matteo Peirone**, ce dernier créant des personnages douteux et drôles en Benoît et Alcindoro. **La Musetta d'Andrea Soare**, est presque surdimensionnée tant elle pourrait être une Mimi passionnante. Cela équilibre parfaitement les sopranos dans les ensembles. Il est après tout possible de voir en Musetta un personnage aussi intéressant que Mimi lorsqu'une telle artiste s'en empare : l'actrice est remarquable, sa belle voix chaude et timbrée !

Bravo à toute la troupe car les petits rôles sont parfaitement tenus et le chœur est plein de vie et bien chantant faisant

même le poids vocalement face à l'orchestre extraverti de **Lorenzo Passerin**i. Beau succès pour cette nouvelle Bohème capitoline qui a obtenu les applaudissements mérités. En particulier **la somptueuse Mimi d'Anaïs Constans**.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 30 nov 2022. PUCCINI : La Bohème, scènes lyriques en quatre tableaux sur un livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa d'après Henri Mürger. Mise en scène, décors et costumes : Barbe & Doucet. Lumières : Guy Simard. Avec : Anaïs Constans, Mimi ; Azer Zada, Rodolfo ; Andreea Soare, Musetta ; Jérôme Boutillier, Marcello ; Guilhem Worms, Colline ; Edwin Fardini, Schaunard ; Matteo Peirone, Benoît / Alcindoro ; Alfredo Poesina, Parpignol ; Bruno Vincent, un sergent des douanes ; Thierry Vincent, un douanier ; Claude Minich, le Vendeur de prines ; Michel Glasko, accordéon. Chœur de l'Opéra national du Capitole (chef de chœur : Gabriel Bourgoin). Orchestre National du Capitole – Lorenzo Passerini, direction.

vidéo

Voir le TEASER vidéo La Bohème / Barbe & Doucet :

approfondir

Plus d’infos sur le site du Théâtre Capitole de Toulouse / page dédiée à la nouvelle production de la Bohème : https://www.theatreducapitole.fr/web/guest/affichage-evenement/-/event/event/6076248